



Animés par Dieu.
Engagés pour les humains.

Sept questions sur la foi

Matière à réfléchir...

Sept méditations sur des questions de foi, pour porter votre réflexion personnelle et vous inviter au dialogue.

Introduction

Quiconque s'interroge sur des questions de foi doit commencer par expliciter le sens du mot «foi». En langage courant, on l'utilise souvent comme antonyme de «savoir». «Je crois» signifie alors «je ne sais pas, mais je suppose, j'admets que...». Avouons-le: une telle compréhension du concept serait tout de même un peu rudimentaire pour décrire la foi chrétienne. En effet, une telle foi est aux commandes là où mon savoir n'est pas encore tout à fait suffisant, mais elle est totalement soumise à la connaissance, lui cédant la place chaque fois que cela est possible. Autrement dit, au fur et à mesure que le savoir croît, l'espace réservé à la foi décroît. C'est pourquoi le théologien Dietrich Bonhoeffer, par exemple, critique une foi qui fait de Dieu un «bouche-trou» utile quand nous ne savons pas (encore) quelque chose.

Dans la Bible, la foi est comprise autrement. Dans l'Ancien testament, le mot hébreu qui désigne la foi («aman») signifie «être stable», «avoir confiance»; le Nouveau Testament emploie le mot grec «pistis», qui se traduit aussi par «confiance». La foi est indissociable des faits. Pour autant, elle n'est pas absorbée par les faits. La foi a son espace propre, où règne ce qui «surpasse toute raison» (Phil. 4,7). La foi n'est pas une abstraction, ni un amoncellement d'enseignements auxquels il faut croire. La foi est un concept relationnel, qui présuppose l'existence d'un vis-à-vis divin faisant sens dans ma vie. La foi n'est pas une performance que nous accomplissons, c'est un cadeau de Dieu. La foi est toujours *ma* foi, que je partage avec d'autres, mais qui n'est pas identique à celle des autres. C'est pourquoi le dialogue sur la foi est constitutif de la foi de l'Eglise. Si la foi est une confiance et une assurance intérieures, alors il n'existe en principe aucun «devoir croire», aucun préalable à l'appartenance à l'Eglise. Cependant, sur le plan personnel, il peut très bien y avoir des vérités de foi non concessible : les relations doivent donc être empreintes

d'amour et de bienveillance réciproque tout en permettant aux avis critiques de s'exprimer. Je n'ai le droit ni d'obliger les autres à adhérer à mes vérités dans le domaine de la foi, ni de taxer la critique de mes vérités de non-foi.

Bible

Question: Jusqu'à quel point les histoires bibliques sont-elles vraies?

Question d'enfant: Est-ce que Moïse a vraiment traversé la mer Rouge?

Souvent, celles et ceux qui s'interrogent sur la vérité des récits bibliques se demandent si les histoires se sont réellement passées comme dans le texte. Cette question est celle de la vérité des faits. Que s'est-il vraiment passé à l'époque? Cette interrogation est légitime et n'est pas dépourvue de sens pour notre foi. Si Jésus de Nazareth n'avait pas existé, la foi chrétienne reposerait sur un fondement faible. L'interprétation historico-critique des textes bibliques s'interroge précisément sur la manière dont les événements racontés auraient pu se dérouler réellement et, pour répondre, elle fait appel aux méthodes de la recherche historique profane. Les résultats doivent être justifiables et plausibles, et il ne s'agit en aucun cas d'expliquer des affirmations sur des faits simplement parce qu'elles sont censées être importantes pour la foi.

L'historico-critique pose un regard absolument bienveillant, mais également tout à fait critique sur la Bible et la foi. Et cela est bien ! En effet, la foi ne doit pas se créer ses propres faits. Notre foi est en quête de connaissance, et qui croit n'est pas censé sacrifier sa raison, bien au contraire.

Quant aux enfants qui se demandent si Moïse a vraiment réussi à séparer la mer en deux, la recherche historico-critique leur répond clairement que non. On peut émettre des hypothèses, imaginer quels phénomènes naturels pourraient être cachés derrière le partage des eaux, et en déduire des faits plausibles derrière l'histoire. Rien de plus. L'historico-critique peut analyser l'«assise dans la vie» d'un récit biblique, par exemple constater que la foi dans le Dieu qui a libéré Israël de l'esclavage en Egypte constitue un fil rouge dans l'histoire de la foi d'Israël, une source de consolation et de persévérance qui déploie toujours et encore sa puissance libératrice en toute nouvelle situation. Ce qui fut à l'origine l'expérience libératrice d'un groupe d'esclaves hébreux en Egypte, qui considèrent qu'ils avaient pu échapper à leur sort avec l'aide de Dieu, est devenu l'expérience fondatrice et la raison de croire d'un peuple entier. De même que Dieu nous a fait sortir d'Egypte, de même il nous libérera de l'exil babylonien, de la puissance romaine, de nos liens de servitude intérieurs et extérieurs

Et cette expérience libératrice est aussi merveilleuse qu'une mer qui se sépare en deux, ouvrant grand le passage vers la liberté et engloutissant nos oppresseurs. Ces images de la libération sont des images de la foi et non des faits historiques ou des descriptions scientifiques de phénomènes naturels. Cependant, en tant que telles, elles sont vraies, parce qu'elles nous apprennent quelque chose de nous-mêmes et de Dieu. Il n'y a pas que la vérité des faits; il y a aussi la vérité qui nous porte dans l'existence. Or, cette vérité-là est souvent impossible à exprimer autrement que par des images et des histoires.

A l'ère des *fake news*, il est impératif d'entretenir un rapport sérieux aux faits. Comment les événements relatés se sont-ils vraiment passés? Cette question n'est pas une question d'appréciation; c'est une question de motifs intersubjectifs plausibles. Nous ne sommes pas autorisés à façonner la réalité de sorte à ce qu'elle s'adapte à notre foi et soit cohérente pour nous. Personne n'a le droit d'imposer aux autres une vision particulière de la réalité à laquelle il serait vital de croire. La recherche historico-critique nous aide à distinguer soigneusement la vérité des faits et la vérité de la foi. La vérité de la foi est toujours une vérité qui vient à ma rencontre, qui m'émeut, qui prend sens pour moi, qui m'éclaire, ou une vérité dont d'autres que moi témoignent parce qu'elle les éclaire et les émeut. Une telle vérité n'est jamais dissociable de la personne croyante et ne peut en aucun cas être imposée. Mais elle a besoin de dialogue, d'échange mutuel au sujet de foi.

Création

Question: Avec l'intelligence artificielle, aurons-nous bientôt fait un sort à la question du Dieu créateur?

Question d'enfants : Qui m'a créé ?

Au fond, que voulons-nous dire lorsque nous parlons de Dieu comme du créateur ? Espérons qu'il ne s'agisse pas d'une tentative d'explication de la création du monde, qui irait à l'encontre des hypothèses scientifiques. La foi n'est pas là pour fournir des modèles explicatifs alternatifs et exiger une adhésion. Certes, la théorie de l'évolution sera peut-être un jour remplacée par un concept plus probant, mais jusqu'à présent, elle n'a pas été réfutée. Quand nous disons de Dieu qu'il est le créateur, nous poursuivons une autre intention.

Si je veux cultiver une rose, je vais chercher du côté de la biologie, mais si je veux déclarer ma flamme en offrant la rose, je ferai plutôt appel au langage poétique. La biologie me serait d'un piètre secours. Il en va de même avec les récits bibliques de création et la théologie du Dieu créateur: l'intention n'est pas d'expliquer comment le monde a surgi, mais de donner du sens à l'apparition du monde. Ce qui existe n'est pas que le fruit du hasard; ce qui existe est bon, a été voulu et approuvé. L'humain, à qui est confiée la création, a un vis-à-vis et une responsabilité. Il doit coconstruire et préserver, il doit être au service de la vie. Les êtres

humains ne vivent pas dans le «chacun pour soi». Nous sommes des êtres de relation, dépendant les uns avec les autres, de la création non humaine, de Dieu. Nous ne nous sommes pas appelés nous-mêmes à la vie et ne sommes pas non plus responsables uniquement à l'égard de nous-mêmes. Nous sommes doués de la capacité de gérer la vie pour le bien de toutes les créatures.

Préserver la création fait partie de la mission chrétienne, cette formulation prêtant en soi à équivoque puisqu'elle suggère qu'il existe un état originel de la nature qu'il conviendrait de préserver. Seulement notre mission ne s'arrête pas à la préservation de la création: nous devons également en assurer la gestion.

La lutte contre le progrès n'est pas un signe distinctif de la foi chrétienne. Rester curieux, entretenir un esprit de recherche et trouver des solutions qui rendent la vie plus simple et plus humaine, allègent l'existence et lui ouvrent des perspectives d'accomplissement, constituent des attitudes auxquelles il est non seulement digne d'aspirer, mais qui sont l'expression du pouvoir de gestion offert par Dieu à l'être humain. Allons plus loin: l'auto-optimisation, souvent réprochée, a deux facettes. La formation aussi est une forme d'auto-optimisation, comme toute forme d'entraînement ou de thérapie. Devrions-nous pour autant nous en priver?

La question cruciale est celle de la limite. Quel progrès est justifié en soi et pour l'humain et quel autre n'est pas justifié? Deux critères sont décisifs: premièrement, le rapport au monde où nous vivons et aux ressources naturelles; deuxièmement, les conséquences possibles sur les humains, en particulier sur les plus faibles d'entre eux.

Le début et la fin de la vie sont source de questions très délicates: par exemple, il y a déjà longtemps que la question du maintien de la vie est assortie de celle de la dignité. Comment faire en sorte que la mort soit digne? La foi en un Dieu créateur signifie que nous nous savons soutenus et portés également à la fin de notre vie, et que nous pouvons lâcher prise. Cette conviction nous engage à soutenir et à porter les autres à la fin de leur vie, à être à leurs côtés, en tant qu'individus et en tant que société; c'est ainsi que nous pouvons les aider à tolérer l'idée de mourir et à ne pas chercher la mort.

Le développement de l'intelligence artificielle (IA) repose de manière nouvelle la question de notre nature de créatures. Quelques pionniers de l'intelligence artificielle se sont donné pour objectif d'abolir la mort qui ne doit plus constituer une réalité irréversible, mais un problème à résoudre. La théologie d'un Dieu créateur est-elle sur le point de disparaître? Les perspectives ouvertes par l'IA semblent aller dans ce sens. Cependant, nous devrions nous souvenir que l'IA ne représente pas seulement une évolution menaçante; c'est également un puissant facilitateur, un moyen de relier les humains et de rendre la communication possible. Les fantasmes de toute-puissance des technocrates sont donc à prendre avec des pincettes, et devraient surtout être interrogés: à qui donc les nouvelles possibilités vont-elles profiter et à qui donneront-elles le pouvoir de contrôler et d'influencer qui? Face à la nouvelle donne, nous avons le devoir de nous accorder sur la manière dont nous voulons vivre et sur ce qui est constitutif de l'humain en tant qu'humain. Les machines deviendront peut-être capables d'imiter de mieux en mieux les pensées, les sentiments et les sensations humaines, mais elles ne feront que les imiter, ce qui ne les rendra pas plus humaines. D'un point de vue

chrétien, les êtres humains ne sont pas des algorithmes, mais des êtres vivants, dotés de la capacité à penser, sentir et ressentir; dans les termes de la foi, nous sommes des êtres créés par Dieu à son image, comme son vis-à-vis. Le risque majeur n'est pas d'évincer Dieu en tant que créateur, mais bien plutôt de voir de plus en plus d'êtres humains tomber sous la coupe de la minorité et de ses machines. Il ne faut pas exclure qu'un jour l'intelligence artificielle devienne supérieure à l'humain, prenne des décisions autonomes et finisse par l'emporter sur les humains.

Et que pouvons-nous répondre à la question des enfants? Dieu t'a fait. Tu es sur cette terre parce que Dieu veut que tu existes et parce que Papa et Maman t'ont désiré. Et parce que tu es unique et que tu es merveilleux.

Dieu

Question: Toutes les religions croient-elles dans le même Dieu?

Question d'enfant Amin a dit que son Dieu s'appelle Allah. Est-ce que c'est le même que le mien?

Sachant combien de guerres ont été et sont encore faites au nom de Dieu, nous avons tendance aujourd'hui à répondre à cette question par l'affirmative. Cette réponse est aussi celle sur laquelle se fonde le dialogue interreligieux, incontournable dans un monde où les religions sont en contact de plus en plus rapproché. Le vivre-ensemble n'est possible que si nous prenons au sérieux la religion d'autrui et si nous ne lui déniions pas d'emblée toute prétention à la vérité. La paix religieuse exige respect mutuel et tolérance religieuse.

Cependant, le dialogue entre les religions, qui part d'une bonne intention, justifie-t-il qu'on dise que toutes croient dans le même Dieu? Une telle affirmation est problématique en ce qu'elle suppose d'une part que nous serions capables d'adopter un point de vue au-delà des religions – en quelque sorte le point de vue de Dieu –, d'autre part que nous disposons des autres religions («au fond, votre Dieu est aussi le nôtre»). Que se produit-il si les autres ne partagent pas la même idée? Enfin, cette affirmation risque de faire de Dieu le plus petit dénominateur commun des religions, mais Dieu, ou le divin, n'est-il pas plus grand que toutes les religions?

Devrions-nous donc plutôt partir du principe qu'il existe une multitude de dieux et que chacun doit accéder au salut à sa façon? Il convient de prendre au sérieux les voix qui estiment que le polythéisme est foncièrement plus pacifique que le monothéisme. Pour autant, je ne trouve pas cet avis convaincant, et la vision d'un panthéon de divinités vivant en bonne intelligence contredit notre foi en un Dieu trinitaire.

Si nous pensons d'emblée déjà savoir que finalement tout le monde croit dans le même Dieu, quel espace laissons-nous à la différence dans le dialogue interreligieux, à l'approche critique et à des révélations et expériences surprenantes? Si nous partons de l'idée qu'il existe une multitude de divinités, à quoi bon dialoguer encore?

Qui va à la rencontre d'autres religions ouvertement et avec l'envie d'apprendre, ne devrait pas anticiper l'issue du dialogue et ne devrait pas non plus essayer de prendre position sur les religions. Ce qui fait la spécificité de notre tradition de foi – Dieu révélé en Jésus-Christ et qui s'approche de l'humain, Dieu qui est du côté des faibles, des indigents et des pécheurs et les accepte – peut et doit constituer notre contribution au dialogue et non pas être lissé. Selon moi, le seul chemin viable passe par le témoignage franc et sincère de notre propre foi et par la rencontre de la foi de l'autre dans un esprit de curiosité et de bienveillance capable de rester critique. Laissons-nous guider par l'idée que nous découvrons dans le dialogue ce qui nous est commun, mais aussi des différences qui nous enrichissent et qui peuvent éventuellement nous séparer. Laissons-nous guider par l'espoir que les religions constituent des approximations humaines face à une seule et unique réalité divine, des approximations approximatives et sujettes à rectification, nous appelant à dialoguer pour grandir en raison, en foi, en espérance et en amour.

Et aux enfants, que leur répondons-nous? Personnellement, je leur dirais que nous ne pouvons pas avoir de certitude absolue, mais que nous avons le droit de supposer que le Dieu de l'un est le même que le Dieu de l'autre. Et que c'est positif de nous intéresser à la manière dont les autres croient et parlent de Dieu, de nous réjouir de ce que nous partageons et de nous étonner de ce qui nous différencie.

Jésus

Question : Suis-je un disciple de Jésus? Si oui, comment?

Question d'enfant: Qui était Jésus? Est-il encore là aujourd'hui?

Chaque Église, chaque communauté d'hommes et de femmes qui se dit chrétienne, a son fondement en Jésus-Christ. Sans la conviction que Dieu nous rencontre en Jésus de Nazareth, sans la conviction que Jésus est encore ici aujourd'hui, il ne peut pas y avoir d'Église chrétienne. Les chrétiennes et les chrétiens sont des femmes et des hommes qui suivent Jésus ou au moins qui s'efforcent de le suivre.

Pourquoi donc nous rendons-nous la vie si compliquée avec la notion de suivance? Notre difficulté vient du fait qu'aujourd'hui nous sommes très fiers d'aller notre propre chemin, de faire notre vie. Nous voulons vivre de manière autonome et certains entendent même choisir leur mort. Nous en oublions souvent que nous n'agissons pas du tout de manière aussi autonome que nous imaginons, que nous sommes exposés à de nombreuses influences. Et nous oublions surtout que nous sommes des êtres de relation et que l'autodétermination ne devrait pas constituer la valeur par excellence parce que, absolutisée, elle nous isole et nous replie sur nous-mêmes.

Le mot «suivance» nous met peut-être aussi dans une certaine hésitation parce que nous l'associons à l'idée de «suivre aveuglément». Mais dans les Évangiles, la suivance est avant tout pensée dans sa radicalité, en particulier dans le Sermon sur la montagne où elle consiste

à aimer même ses ennemis et à tendre la joue droite à celui qui nous aura frappés sur la gauche. Quant au jeune homme riche qui veut suivre Jésus, ce dernier lui enjoint de commencer par vendre tous ses biens et de distribuer l'argent aux pauvres. «Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche de rentrer dans le royaume de Dieu», commente l'évangile de Marc (Mc 10,25). Pas facile de minimiser ou de relativiser une telle radicalité de la suivance!

Suivre Jésus, comme je le comprends, signifie continuer à porter son message, être en chemin dans son Esprit et se laisser inspirer par lui. Cela ne requiert ni d'obéir aveuglément, ni d'avoir constamment un verset biblique ou une parole de Jésus à la bouche; cela demande bien plutôt d'agir de manière créative et responsable, selon une ligne de conduite que devrait nous inspirer Jésus lui-même – sa solidarité avec les pauvres, les mal-portants et les opprimés, sa propension au pardon et à la réconciliation, son amour inconditionnel. Son message annonçant le royaume de Dieu parmi nous est un encouragement constant à contribuer, chacun là où nous sommes, à faire croître le royaume de Dieu. La vocation de disciple n'est pas seulement ni prioritairement de l'ordre de l'exigence et de la mission. C'est une invitation et une parole positive : «Je t'en crois capable et je suis près de toi». Qui est en route dans l'esprit de Jésus est en lien avec lui et avec beaucoup d'autres qui veulent également vivre dans son esprit.

Enfin, à la question des enfants, je répondrais la chose suivante: Jésus a parlé de Dieu aux êtres humains et il a été tout près de Dieu. Il est comme un ami proche, qui a tout fait pour nous. Son esprit très spécial est encore ici aujourd'hui, dans notre cœur. On peut le sentir quand on s'entraide. Il nous montre que Dieu nous apprécie et que chacune et chacun d'entre nous est important.

Théodicée

Question : Pourquoi le bon Dieu permet-il qu'il y ait tant de souffrance dans le monde?

Question d'enfant: Pourquoi est-ce que Dieu ne fait pas que la guerre s'arrête?

Cette question est l'une de celle que l'on entend le plus souvent: si Dieu pouvait empêcher la souffrance et les guerres et ne le fait pas, alors il n'est pas bon. Et s'il n'en est pas capable, à quoi peut-il bien nous servir?

Qui mène les guerres? Des humains. Qui exerce la violence? Des humains. Qui provoque la souffrance? Des humains. En l'occurrence, la première réaction à avoir, c'est d'élever nos voix contre ces méfaits et de rappeler les responsables à leur responsabilité. Toutefois, l'homme ne peut pas être rendu responsable de toutes les souffrances: accidents, catastrophes naturelles et coups du sort sont une réalité. Il faut ajouter que lorsque les humains sont responsables de la souffrance, souvent ce ne sont pas les auteurs qui souffrent, mais d'autres qui subissent. Alors, n'est-il pas permis de se demander comment Dieu peut tolérer un tel état de faits?

Dans la Bible, la question de Dieu et de la souffrance est surtout abordée dans le livre de Job. Job, un homme pieux et honnête, fait l'expérience d'une indicible souffrance. Il ne s'agit donc pas de la souffrance du monde, mais d'une souffrance personnelle. Dans la conception de l'époque, la souffrance humaine – en dépit de toute honnêteté extérieure – était considérée comme la punition divine du péché, mais le livre de Job conteste cette interprétation. Nous devons cesser de considérer la souffrance comme une punition de Dieu. La réponse du livre de Job à la question de la souffrance renvoie à la création et à l'idée que la créature ne peut pas demander au créateur de lui rendre des comptes. Job arrive à accepter cette réponse, alors que pour beaucoup d'entre nous, elle est insatisfaisante. Nous sommes habitués à réclamer des explications et des comptes pour tout. Mais ne se pourrait-il pas que souvent, il n'y ait tout simplement pas de réponse à la question du mal? Qu'en dehors d'une protestation à l'encontre des auteurs humains, il ne reste d'alternative que de supporter la souffrance et d'y faire face dans la solidarité?

Le livre de Job n'a pas l'exclusivité de la question de la théodicée. L'histoire de Jésus constitue également une réponse à cette question en révolutionnant la représentation de Dieu. En effet, Jésus ne nous montre pas un Dieu qui intervient de sa main puissante et qui vainc la souffrance, mais un Dieu qui accepte notre impuissance, partage notre souffrance et se fait solidaire de celles et ceux qui souffrent. Il prend lui-même sur lui la souffrance, devenant victime du pouvoir et de la violence. Car ce n'est ni le pouvoir ni la violence qui vainquent la souffrance: le pouvoir et la violence ne parviennent qu'à provoquer des souffrances nouvelles. A la place du Dieu tout-puissant, c'est un Jésus impuissant qui monte vers la croix, abandonné même de Dieu. Il intervient en notre faveur, se fait proche de nous dans l'expérience de l'impuissance et de la souffrance. En ce sens, Dieu ne permet pas la souffrance, il la porte et la vainc par l'amour et la solidarité. Le suivre, c'est être solidaire de celles et ceux qui souffrent, être artisan et artisan de paix, ne cesser de croire que la souffrance et la violence n'auront pas le dernier mot et que seul le pacifisme peut être victorieux, enfin trouver la force d'accepter la souffrance quand elle ne peut être vaincue. Que répondrais-je aux enfants? Que nous ne pouvons pas comprendre pourquoi, mais que Dieu ne veut en aucun cas la guerre et se réjouit chaque fois que nous nous engageons pour la paix et que nous aidons les autres.

Ethique

Question: Ma foi fait-elle de moi quelqu'un de meilleur?

Question d'enfant Dieu ne veut pas qu'on mente, hein?

Spontanément, je réponds non pour plusieurs raisons. Pouvons-nous vraiment penser l'idée de «meilleur» ou est-ce déjà l'expression d'un esprit de jugement problématique? «Ne jugez pas afin de ne pas être jugés» (Mt 7,1). Nous devrions pour le moins faire attention à nos affirmations sur les «meilleurs» et les «moins bons». Dans le contexte de la

foi, cela a vite un relent d'arrogance chrétienne. Par ailleurs, ce n'est pas la foi, mais dans le meilleur des cas l'action née de la foi qui pourrait faire d'un être quelqu'un de « meilleur ».

Après réflexion, je dois pourtant répondre que oui. La grande découverte réformée – nous sommes justifiés par la grâce seule et non par les œuvres, nous n'avons absolument pas à performer devant Dieu pour être acceptés – est valable inconditionnellement. Il n'y a personne qui pourrait prétendre avoir mérité plus ou moins qu'un autre la grâce de Dieu. Cependant, cette première affirmation s'assortit de celle-ci l'expression de notre foi en cette grâce inconditionnelle passe par nos efforts à accomplir la volonté de Dieu, en signe de reconnaissance. D'après le catéchisme de Heidelberg, les bonnes actions sont la marque de la vie nouvelle, les fruits de la foi. Ainsi, la foi n'est pas uniquement une posture intérieure (et encore moins l'approbation d'un certain nombre de dogmes), c'est le renouvellement de la vie, qui trouve son expression dans nos efforts et nos actions bonnes et qui se réalise chaque fois que nous faisons la volonté de Dieu. Cette foi en action nous conduit à l'être-ensemble, à l'amour en œuvre, à la responsabilité mutuelle. Les chrétiennes et les chrétiens s'interrogent sur la volonté de Dieu dans leur vie personnelle et sociale. C'est pourquoi foi et politique sont indissociables: en tant que chrétiennes et chrétiens, nous devons agir en responsabilité dans tous les domaines de nos vies.

Mais même en tant que croyantes et croyants, nous restons imparfaits ou, pour reprendre les mots de Martin Luther, «à la fois juste et pécheur». Nous savons que nous pouvons tomber dans l'erreur et que nous sommes dépendants de la miséricorde divine, ce qui peut nous rendre plus charitables à l'égard d'autrui et de nous-mêmes, et nous libérer de la pression à devenir toujours meilleurs et plus parfaits.

Aux enfants, je dis tout simplement: Oui, Dieu veut que nous ne mentionnons pas, mais il ne nous condamne pas si nous n'y arrivons pas. Pour Dieu, ce n'est pas une raison de nous aimer moins.

Eschatologie

Question: Un meurtrier ira-t-il aussi au ciel?

Question d'enfant: Dieu m'aime-t-il encore quand j'ai fait quelque chose de mal?

Il y a des questions auxquelles nous ferions mieux de ne même pas essayer de répondre, car c'est se mettre à la place de Dieu. Assurément, «Qui va au ciel?» est l'une de celles-ci.

Il y a dans la Bible toute une série de textes qui dépeignent un «jugement dernier», à l'issue duquel l'un reçoit en partage la vie éternelle, l'autre, la damnation éternelle. Les représentations artistiques de ce scénario sont nombreuses: celle du portique de la Collégiale de Berne, par exemple, est particulièrement impressionnante. Mais la découverte de la

Réforme n'a-t-elle pas été, précisément, que Dieu nous offre la justification par grâce uniquement, ne nous jugeant pas à l'aune de nos œuvres, et que nous sommes justifiés par la foi seule ?

Si donc la foi ou l'absence de foi déterminent le jugement, la foi ne redevient-elle pas une œuvre en vue du salut – cette même foi qui, dans la conviction réformée, est un cadeau de Dieu ? Devrions-nous au mieux complètement abandonner la représentation d'un « jugement dernier » parce qu'elle mène inévitablement à des incompréhensions? Je pense que la représentation d'un jugement dernier est plus facilement compréhensible en tant qu'acte de réconciliation par lequel Dieu relève sa création et la guérit.

La confession de foi chrétienne comporte l'affirmation de la rémission des péchés, de la résurrection des morts et de la vie éternelle. Nulle mention d'une peine juste sous forme de damnation éternelle. Il ne nous appartient aucunement d'exclure quiconque du royaume de Dieu. Nous ne devrions pas nourrir le moindre espoir à ce propos, quand bien même notre besoin humain de justice distributive, de punition du mal, est parfaitement compréhensible. Nous pouvons nous fier à la justice de Dieu sans faire de nos représentations de la justice un critère de jugement.

Dans la Bible, nous trouvons à côté des textes de jugement de nombreux passages affirmant que Dieu veut le salut pour tous les êtres humains et rappelant que rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu. C'est pourquoi il me semble que l'espérance que rien ni personne ne se perd auprès de Dieu correspond très exactement au témoignage biblique. J'espère que Dieu peut pardonner les fautes de chacun d'entre nous et qu'il guérira ce qui a besoin d'être guéri.

A cette question, il faut indubitablement répondre aux enfants par un oui sans concession.

Bernd Berger